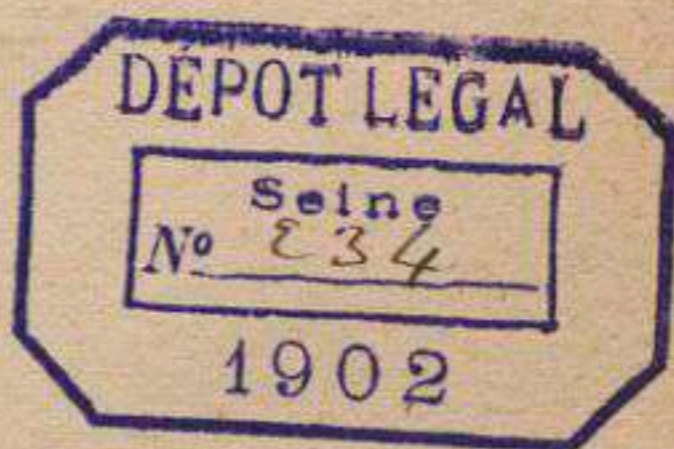


ÉDOUARD NORÈS

L'ÉCHELLE



ÉPIQUE EN UN ACTE



PARIS  
GALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
3, RUE AUBER, 3



# L'ÉCHELLE

FANTAISIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

(Direction GÉMIER)

le 30 septembre 1901.

8.5th

29923

## PERSONNAGES

---

LE DUC DE LESTORADE, vieille noblesse, 65 ans.	MM. MOSNIER.
DALLÈGRE, banquier, 60 ans . . . . .	BERTHIER.
LÉON POIRSON, commis, 25 ans . . . . .	BEAULIEU.
JEAN, cocher, 30 ans . . . . .	ROUSSEL.
CORYDON, valet de pied, nègre, 20 ans . . . . .	FARRIER.
UN MENDIANT. . . . .	JEHAN ADÈS.
UN CHIEN . . . . .	LE FIDÈLE PIF.
JULIETTE, femme de chambre, 18 ans. . . . .	M <sup>lle</sup> ANNETTE CLEM.

---

A Paris, de nos jours.

---

# L'ÉCHELLE

---

La scène se passe chez le banquier Dallègre dans un élégant cabinet de travail. Au fond, porte-fenêtre ouvrant sur un jardin. De chaque côté, portes donnant à droite sur les bureaux, à gauche sur les appartements. Mobilier « modern-style » tenant à la fois du bureau et du fumoir. Dans un coin, un coffre-fort.



---

## SCÈNE PREMIÈRE

DALLÈGRE, seul, il est assis à son bureau.

Ainsi donc, ma fille sera marquise. Marquise!... Hé!... hé!... voilà qui ne fera pas mal sur un bristol armorié. « Marquise de Lestorade, née d'Allègre, par un « d » apostrophe, bien entendu; car, maintenant que me voici son allié, le duc, j'imagine, va s'employer à me faire obtenir du Saint-Siège le titre de comte et le droit à la particule que je sollicite depuis si longtemps... en vain. (Un temps.) Singulière chose tout de même que cette irrésistible attraction qu'exerce la noblesse sur nous autres, fils de la Révolution... Ainsi, moi, roturier d'origine, démocrate de tempérament, moi qui, sans la déclaration des droits et l'abolition des privilèges, peinerai peut-être encore sur la glèbe, au service de quelque orgueilleux seigneur avec qui je traite aujourd-

d'hui d'égal à égal, eh bien ! moi, j'éprouve à l'idée que ma fille va être marquise, et que j'écrirai mon nom en deux mots, une satisfaction que ne put jamais me procurer la plus fructueuse de mes opérations financières. Faiblesse ! dira-t-on. Soit ! Mais en est-il de plus excusable ? (Il se lève et marche.) Certes, cette alliance historique que j'ai su négocier pour ma fille, ce titre de comte romain que j'ambitionne pour moi-même n'ajouteront rien à mon mérite. Qu'importe ! Ils le consacrent... Et quelle consécration plus enviable que la noblesse. (En marchant il est remonté vers le coffre-fort, qui arrête son regard. Un temps.) Après l'argent s'entend ! (Appuyé au coffre.) Ah ! L'argent ! La voilà la vraie force, la vraie puissance, celle qui donne toutes les jouissances, tous les plaisirs, toutes les satisfactions, tout ! y compris la noblesse : car c'est grâce à mes millions que je puis offrir à ma fille, un mari de choix, à moi, un gendre de luxe, et à mes petits-enfants une galerie d'ancêtres qui n'est pas, je m'en flatte, autour du bassin de la place Pigalle. Cinq chevaliers aux croisades, un ministre de la maison du Roy sous Charles VII et trois maréchaux de camp. Par exemple je sais ce que ça me coûte et pour six millions, ça n'est pas donné ! mais bast ! avec un bon contrat... (Entre Corydon présentant une carte.) Qu'y a-t-il ? J'avais recommandé qu'on ne me dérangeât pas !

CORYDON.

Faite'excuse massa, mais li missié il insisté beaucoup.

DALLÈGRE, prenant la carte.

Le duc ! (A lui-même.) Je ne l'attendais que ce soir... à diner, que peut-il me vouloir?... (Au garçon qui attend.) Qu'est-ce que tu attends, toi?... Fais entrer !...

Corydon remonte vers la porte de droite, où il se rencontre avec le duc qui entre en le bousculant.

## SCÈNE II

DALLÈGRE, LE DUC.

LE DUC, à Corydon.

Veux-tu bien m'annoncer, faquin ?

CORYDON, troublé.

Missié duc l'Eldorado !

Il sort.

LE DUC, lui criant à travers la porte.

De l'Estorade, animal ! (A Dallègre qui s'est avancé à sa rencontre.)  
En vérité, mon cher, vous avez une maison bien mal tenue.  
J'ai vu le moment où j'allais faire antichambre.

DALLÈGRE.

Vous m'en voyez désolé... mais n'attendant point votre  
visite, j'avais donné l'ordre...

LE DUC.

Et cet escogriffe qui écorche mon nom ! Duc de l'Eldorado ! Je vous demande un peu. Je ne sais ce qui me retient d'aller tirer les oreilles à ce drôle. Où diable aussi êtes-vous allé chercher un valet aussi mal stylé, qui ne connaît pas seulement son d'Hozier !

DALLÈGRE.

Il a, de cet instant, cessé d'être à mon service. (Il lui avance un fauteuil.) Veuillez donc, monsieur le duc, oublier ce fâcheux incident et me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

## L'ÉCHELLE

LE DUC, s'asseyant.

Savez-vous, monsieur Dallègre, que vos façons de procéder à notre égard sont d'une incorrection rare et que nous pourrions, à bon droit, nous en montrer offensé ?

DALLÈGRE.

Offensé !... Que voulez-vous dire ! Je ne comprends pas.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que ce projet de contrat que vous avez fait dresser par votre notaire et qui m'a été communiqué ce matin ?

DALLÈGRE.

Ah ! on vous a communiqué... eh bien, mon Dieu, monsieur le duc, c'est comme vous l'avez très justement dit, un simple... projet de contrat... dressé dans les formes ordinaires, réglant selon les usages courants et conformément à la loi, la situation des conjoints par rapport à leurs biens présents et à venir.

LE DUC.

N'espérez pas me donner le change, avec votre charabia d'homme d'affaires... En un mot comme en cent, votre contrat dressé selon le régime dotal ne tend à rien moins qu'à retirer à mon fils la libre disposition de la dot de sa femme.

DALLÈGRE.

Permettez... nous laissons, et ceci sans contrôle, à M. le marquis de l'Estorade, l'administration des revenus de la communauté...

LE DUC.

Peuh !... Vous laissez ! vous laissez !...

DALLÈGRE.

Pour le surplus, vous ne sauriez trouver mauvais que je songe à entourer de quelques garanties la situation de ma fille et l'avenir de mes petits-enfants.

LE DUC.

Eh ! monsieur, c'est là, justement ce qui nous offense ! Des garanties ! Il vous faut des garanties ! Ah !... pour le coup, les bras m'en tombent !

DALLÈGRE.

Excusez-moi. Si le mot vous froisse, je le retire.

LE DUC.

C'est la clause du contrat qu'il faut retirer, monsieur, c'est l'idée de suspicion qui a présidé à la rédaction de cet acte qu'il faut effacer de votre esprit. Des garanties ! Mais où pensez-vous en trouver de plus sûres que dans les traditions séculaires d'honneur, de noblesse et de fierté qui sont la gloire de ma maison ? Au descendant de cette brillante lignée d'aïeux dont je vous ai fait connaître l'histoire, à l'héritier de ce passé sans tache, vous pouvez confier sans crainte votre fille et sa fortune. Elles sont l'une et l'autre en bonnes mains.

DALLÈGRE.

Sans doute... sans doute... cependant l'usage.

LE DUC.

J'ignore et veux ignorer l'usage de votre monde. Dans le mien, le jeune époux prend sa femme à son bras, met la dot dans sa poche et s'en va librement fonder le foyer où il sera le maître. C'est là le bon usage, croyez-moi, celui qui fait les ménages unis et les familles heureuses... Ainsi donc pour le contrat, puisque contrat il y a, la communauté



## L'ÉCHELLE

pure et simple. Notre dignité ne nous permettrait pas d'accepter un autre régime.

DALLÈGRE.

Vous placez la question sur un terrain où il m'est difficile de discuter.

LE DUC.

Eh ! Quel besoin est-il de discuter ! Vous avez déclaré donner en dot à mademoiselle Suzanne six millions... Versez les six millions et tout est dit... mais que diable ! n'essayez point par quelque tour de passe-passe de retirer d'une main la dot que vous donnez de l'autre.

DALLÈGRE.

Telle n'était point mon intention, croyez-le ; mais puisque vous en jugez ainsi, j'aurais mauvaise grâce à insister. Qu'il soit donc fait selon votre désir. (Il déchire le projet de contrat.) Nos enfants seront mariés sous le régime de la communauté.

LE DUC.

A la bonne heure ! vous voilà devenu raisonnable. Profitons-en donc pour régler, une fois pour toutes, certains détails protocolaires relatifs au *modus vivendi* à adopter entre nos deux familles.

DALLÈGRE.

Justement, à ce propos, je pensais vous soumettre une idée dont la réalisation, pour laquelle vous pouvez faire beaucoup, serait de nature à faciliter singulièrement ces relations, surtout au début.

LE DUC.

Ah ! ah ! Je vois avec plaisir que la question vous a préoccupé vous aussi, et que vous vous êtes rendu compte de la

situation délicate que va vous créer, au point de vue mondain, l'énorme différence de nos origines... Vous êtes homme de tact, monsieur Dallègre, et vous me comprenez à demi-mot. Mais voyons votre idée.

DALLÈGRE.

Elle est bien simple. Je sollicite depuis quelque temps du Saint-Siège un titre de comte, en récompense de quelques services rendus dans l'entourage du Saint-Père.

LE DUC, égayé.

Ha ! ha ! vous vous appelez donc aussi monsieur Gogo, à l'occasion ?

DALLÈGRE.

Oh ! ne croyez pas... c'est très sérieux, je vous assure.

LE DUC.

Alors ?...

DALLÈGRE.

Alors notre alliance, dès à présent conclue, me permet d'espérer que vous voudrez bien employer votre crédit à faire aboutir cette demande. Une simple demande à la nonciature en assurerait le succès.

LE DUC.

Infailiblement ! J'y suis *persona grata*.

DALLÈGRE.

Eh ! bien ?

LE DUC, riant.

Hé ! hé ! c'est un petit pot de vin que vous me demandez là, brave ami... Allons, soit !

DALLÈGRE.

Oh ! une épingle... une toute petite épingle. (A part.) De six millions. (Haut.) D'ailleurs, c'est dans notre intérêt commun.

LE DUC, tiquant.

Commun?... Je ne vois pas !

DALLÈGRE.

Mais si... Voyons : la chose faite, et si vous le voulez cela peut aller très vite, me voici, au lieu de Dallègre tout court, monsieur le comte d'Allègre. Votre fils, au lieu d'épouser mademoiselle Dallègre, épouse mademoiselle d'Allègre, par un « d » apostrophe et, du coup, par ce simple artifice orthographique, disparaît aux yeux du monde cette inégalité des conditions sociales sur laquelle est toujours prête à s'exercer la malignité publique.

LE DUC, froid.

Oh ! cela n'a aucune importance ; mademoiselle Dallègre, avec ou sans apostrophe, devenant madame la marquise de Lestorade et rompant toute attache avec le monde où elle a vécu jusque-là !

DALLÈGRE, qui craint de comprendre.

Rompant toute attache?...

LE DUC.

Sans aucun doute... vous ne supposez pas, j'imagine, que ma belle-fille va continuer à voir et à recevoir les Dupont, les Durand, les Picard, et autres ménages Jourdain dans les salons desquels s'est esquissée son éducation mondaine,

DALLÈGRE.

Naturellement... Mais notre salon, celui de la comtesse, sa

mère, elle continuera à y fréquenter... Nous mêmes, la comtesse d'Allègre et moi, nous serons reçus chez elle, chez vous. L'union de nos deux familles ne doit-elle pas m'ouvrir...

LE DUC.

Le faubourg Saint-Germain? Le Jockey aussi, peut-être? mais, mon cher, vous errez.

D'ALLÈGRE.

J'erre?

LE DUC.

Eh oui! vous errez. Ah çà! vous figuriez-vous qu'en épousant mademoiselle votre fille nous épousions avec elle vos sottises ambitions et vos ridicules vanités. Être admis dans mon monde! mais vous n'y songez pas! Et puisque vous m'obligez à aborder cette question délicate, laissez-moi vous dire que j'entends au contraire vous voir apporter la plus grande discrétion possible dans vos relations futures avec la marquise de Lestorade.

D'ALLÈGRE.

Ah! par exemple...

LE DUC.

Comprenez-moi bien. Je ne prétends point sans doute mettre un obstacle à vos effusions familiales; mais vous m'obligerez en les limitant strictement à des jours et heures déterminés, choisis en dehors de ceux où la marquise sera retenue par ses obligations mondaines. Il sera d'ailleurs préférable que ce soit votre fille qui se rende chez vous en visite et que vous paraissiez le moins possible à notre hôtel.

DALLÈGRE.

Il suffit, monsieur le duc. Ma fille n'entrera jamais dans une famille qui croirait lui faire une grâce en l'admettant dans son sein et qui conserverait un dédain mal déguisé pour ses origines.

LE DUC.

Comme il vous plaira. C'est votre dernier mot?

DALLÈGRE.

C'est mon dernier mot.

LE DUC.

Adieu donc!

DALLÈGRE.

J'ai l'honneur de vous saluer.

*Il sonne. Apparaît Corydon, qui, sur un signe de Dallègre, accompagne la sortie du duc par le fond.*

## SCÈNE III

DALLÈGRE, seul, puis LÉON POIRSON.

DALLÈGRE.

C'est trop fort!... Oser me traiter ainsi, chez moi, alors que, oubliant toute prudence, je sacrifiais à son orgueil, jusqu'à la plus élémentaire prévoyance d'un père soucieux de l'avenir de son enfant! La communauté pure et simple! c'est-à-dire la fortune de Suzanne livrée au caprice de ce marquis, joueur et débauché; de cet inutile, incapable de tout travail et cela pour en arriver à me voir consigner la

porte de ma fille, comme à un être de race inférieure indigne d'être admis dans la maison dont mes millions, fruits du labeur de tant d'années, auraient payé le luxe! Où avais-je donc la tête? Quel aveuglement fut le mien? A-t-on idée aussi de pareils fossiles? Quoi? Cent ans après la déclaration des Droits de l'homme et la proclamation du dogme de l'Égalité, voilà un gueux qui n'a pas quatre sous, et qui, alors que moi j'oublie la disproportion de nos fortunes, vient me parler de l'énorme différence de nos origines, traite de sottise ambition et de ridicule vanité, le légitime désir de s'élever qui est la raison d'être de l'effort individuel dans une démocratie intelligente!... (A Léon qui est entré à droite sur les derniers mots.) Comprends-tu cela, toi?

LÉON.

Quoi donc, patron?

DALLÈGRE.

Que l'on traite de sottise ambition et de ridicule vanité le désir qu'a tout homme de s'élever au-dessus de sa condition?

LÉON.

Lorsque ce désir n'est servi que par des moyens honnêtes, je ne connais rien de plus respectable. Voici les derniers cours.

Il lui remet une fiche.

DALLÈGRE.

Bien parlé mon garçon!... Quoi de plus naturel en somme, qu'un homme comme toi, laborieux, actif, intelligent, ne se résigne pas à végéter toute sa vie dans les obscures besognes du Salarial!... Employé, tu rêves de conquérir l'indépendance du patron. Patron, tu nourriras une ambition plus haute... c'est dans l'ordre et ce n'est certes pas moi qui y trouverais à redire.

LÉON.

Je vous remercie, monsieur. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

DALLÈGRE.

Parce qu'un vieil imbécile..... (Se reprenant.) parce que je te connais, mon brave Léon... parce que depuis quinze ans que tu es entré dans mes bureaux, je t'ai vu à la besogne et que j'ai pu apprécier tes qualités. Sang-froid dans les moments difficiles, activité et énergie dans les jours de presse... aménité, séduction, entregent. Eh ! mon Dieu ! tout ce qu'il faut pour réussir !

LÉON.

Vraiment, monsieur Dallègre, vos éloges me rendent confus. Je ne les mérite certainement pas. Ils m'encouragent cependant.

DALLÈGRE, qui lit les cours.

Ah ! bravo ! Tu avais vu juste pour l'emprunt russe... Le voilà au-dessus du pair... nous allons réaliser là-dessus un joli petit bénéfice... Tu disais ?...

LÉON.

Je disais, monsieur, que vos bonnes dispositions à mon égard m'encouragent à vous adresser une demande que j'ai depuis longtemps sur les lèvres et que le sentiment de l'humilité de ma condition m'empêchait seul de vous faire.

DALLÈGRE.

Parle ! Je t'écoute. Ah ! il ne s'agit pas d'augmentation, j'espère ? Car sur ce point tu connais mes principes ?...

LÉON.

Ce n'est pas cela, monsieur. Si je voulais gagner le double

de ce que je touche chez vous, je n'aurais qu'à accepter l'offre qui m'est faite de remplacer chez Mayer et Kahn, Schaufenberg qui les quitte.

DALLÈGRE.

Tiens! tiens! Schaufenberg se sépare de Mayer et Kahn... Et chez qui entre-t-il?

LÉON.

Il s'établit.

DALLÈGRE.

Ah! quels capitaux?

LÉON.

Belges, dit-on.

DALLÈGRE.

Et on t'offre la place? Il faut la prendre. C'est une situation dont je ne pourrais t'offrir l'équivalent... du moins d'ici longtemps.

LÉON.

Des liens trop puissants de reconnaissance et d'affection m'attachent à votre maison pour que je songe à la quitter.

DALLÈGRE.

Brave garçon! Je reconnais bien là ton dévouement. Alors, si ce n'est pas de l'augmentation que tu veux, en quoi puis-je t'être agréable?

LÉON.

Monsieur, j'ai l'intention de me marier...

DALLÈGRE.

Bon, cela, mon garçon : le mariage est une excellente chose; il donne du poids à un homme, il oblige à se précoc-



cuper de l'avenir, il apporte de la maturité à son esprit. J'approuve entièrement ta résolution... Et qui épouses-tu?

LÉON.

Oh! mes affaires ne sont point aussi avancées. J'aime, j'adore depuis longtemps une jeune fille charmante à qui, je crois, de mon côté, n'être point indifférent. Mais des obstacles nous séparent.

DALLÈGRE.

Et allez donc! Un petit roman!... Parfait cela. Moi je suis pour l'amour dans le mariage et j'estime qu'il n'est d'affections solides que celles qui ont eu à triompher au début de résistances et de difficultés. Ce fut mon cas lorsque j'épousai celle qui est aujourd'hui madame Dallègre... Et la jeune personne est riche?

LÉON.

Beaucoup trop riche pour moi, hélas! mais j'ai la conscience de pouvoir faire quelque chose. Comme vous vouliez bien me le dire, tout à l'heure, je suis travailleur, courageux, je connais bien le marché, je ne suis pas mal vu et je pense que je n'échouerais point là où tant d'autres ont réussi.

DALLÈGRE.

Eh oui! parbleu! tu es armé pour arriver. Et puis, tu sais, si tu as besoin d'un coup d'épaule, d'un appui moral, tu peux compter sur moi... Tiens, veux-tu que j'aie à faire la demande? Tu as été élevé sous mon toit et formé par mes soins, tu es un peu mon fils... et ton succès ce serait un peu le mien, hein?

LÉON.

Oh! monsieur! Je n'osais y croire... Mais ce succès, ce serait tout à fait le vôtre, car celle que j'aime, c'est mademoiselle Suzanne...

DALLÈGRE, bondissant.

Hein ! Quoi ! Tu n'es pas fou ?... c'est ma fille que tu veux épouser ?

LÉON.

Je l'aime...

DALLÈGRE.

Tu l'aimes ? Vraiment ! Tu daignes me faire cet honneur ! Alors, j'aurais travaillé toute ma vie, j'aurais fondé, au prix de quels efforts, une maison prospère. Je me serais demandé dix fois à la veille d'une liquidation si je ne serais pas obligé de me faire sauter la cervelle le lendemain, j'aurais vécu dans une angoisse perpétuelle, entre la perte et le gain, la fortune et la misère, le succès et le déshonneur, pour que ma fille épouse mon premier commis ? Et toi, aimable jeune homme, tu ramasserais tranquillement mes millions, tu ferais du bon petit escompte de tout repos, du trois pour cent des familles et tu trotterais ta course aux petites allures dans un fauteuil. Tu en as de bonnes, mon garçon !

LÉON.

Monsieur, je ne vous demande rien de votre fortune : j'épouserai mademoiselle Suzanne sans dot.

DALLÈGRE.

Parbleu ! Et mon nom ! Le banquier Dallègre supportera que son gendre fasse du courtage, que sa fille prenne l'omnibus, et porte des chapeaux à 9 fr. 90 c. Allons donc ! Toi, épouser Suzanne ! malheureux ! Mais réfléchis à ce que tu es. Un rien du tout ! Si je te la donnais, on penserait que je régularise une faute... Et maintenant après cette explication, tu dois comprendre que ta place n'est plus ici. Moi, je m'en vais. Passe à la caisse et file !

Il sort par la gauche.

## SCÈNE IV

LÉON POIRSON, *seul.*

Avec tout ça, me voilà sacqué ! Ah ! par exemple, elle est forte, celle-là ! Son nom ! Voilà un parvenu qui a commencé avec moins que moi, qui me reconnaît tous les mérites, qui admet que je suis capable de réussir, comme il a réussi lui-même, et parce que j'ai osé lever les yeux sur sa fille, il me jette à la porte en me traitant de rien du tout. Et l'on dit que tous les hommes sont égaux ! Et nos pères ont fait la Révolution !

## SCÈNE V

LÉON POIRSON, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant par la gauche.*

Ah ! monsieur Léon ! Que je suis contente de vous rencontrer. Il y a du nouveau.

LÉON, *froid.*

Ah ! il y a du nouveau ?

JULIETTE.

Oui... Vous savez, père est arrivé...

LÉON.

Monsieur votre père est arrivé?... Allons tant mieux, ça doit vous faire plaisir ?..

JULIETTE.

Je crois bien... et à vous aussi, monsieur Léon.

LÉON.

A moi ?

JULIETTE.

Bien sûr ! Il apporte les papiers... tous les papiers...

LÉON.

Quels papiers ?

JULIETTE.

Taquin, va ! Il me fait poser ! Les papiers pour le mariage, quoi !

LÉON.

Vous vous mariez ?.. Je vous en fais tous mes compliments.

JULIETTE.

Oh ! le vilain méchant qui joue la comédie... Allons, ne me faites pas languir et venez vite embrasser votre petite femme, monsieur mon mari.

LÉON.

Moi, votre mari !.. Vous voulez rire, ma chère.

JULIETTE.

Comment ! Je veux rire ? Ne m'avez-vous pas promis de m'épouser ? Alors, moi j'ai écrit à mon père que je vous avais connu. Il était si content, le pauvre homme ! Il est venu lui-même pour ne pas nous faire attendre.



## L'ÉCHELLE

LÉON, à part.

Ça ne pressait pas. (Haut.) Et il nous apporte sa bénédiction ! Dites donc, ça a dû lui faire un excédent de bagages ?

JULIETTE, consternée.

Oh ! monsieur Léon ?...

LÉON.

Non ! mais là, vrai, vous avez cru que moi, dans ma situation, j'allais vous prendre pour femme et vous donner mon nom ?

JULIETTE.

Vous me l'aviez promis. Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ?

LÉON.

On promet toujours ces choses-là... Tout le monde sait ce que ça veut dire, celle qui le demande comme celui qui le promet. C'est une clause de style, une satisfaction platonique qu'on accorde aux derniers scrupules de la pudeur, mais personne n'a jamais cru que c'était arrivé !

JULIETTE.

Pourquoi ne m'épouseriez-vous pas ? J'étais sage avant de vous connaître, je suis honnête fille, j'ai des économies, un peu de bien de la maison et, comme figure, on peut trouver plus mal.

LÉON.

Je ne dis pas le contraire, mais vous ne pensez pas que je vais me marier avec une femme de chambre ! J'ai à compter avec ma position, ma chère, et avec mon avenir. En vous épousant, je compromettrais l'un et l'autre. Si je vous conduisais dans le monde, vous répondriez aux coups de

sonnette et je serais obligé de vous oublier dans l'anti-chambre.

JULIETTE, s'affalant dans un fauteuil.

Ah ! que je suis malheureuse, vous m'avez trompée !

LÉON.

Mais non ! mais non ! Consolez-vous, allez, vous trouverez facilement un mari parmi les gens de votre rang.

Il sort à droite.

## SCÈNE VI

JULIETTE, seule.

Canaille, va ! (Se relevant) Les gens de mon rang ! Qu'est-ce qu'il croit donc être, lui ? un commis, un simple commis, La belle affaire ! Et voilà un lâche qui ne veut pas de moi parce que je suis femme de chambre et qui me renvoie aux domestiques !.. Et l'Égalité, alors ? Et la Révolution de nos pères ! Ça ne compte donc pas ? Ah ! malheur !

## SCÈNE VII

JULIETTE, JEAN,

JEAN, entrant par le fond.

Avez-vous reçu les ordres pour ce soir, mademoiselle Juliette ?

JULIETTE.

Non ! On ne m'a rien dit, et puis, je m'en fiche des ordres, et de la cambuse, et de tout.

JEAN.

Qu'est ce qu'il y a ? Vous avez écoppé ?

JULIETTE.

Il y a que j'en ai assez de ce sale métier.

JEAN.

Comme ça se rencontre. Je voulais justement vous faire une proposition. Moi aussi, j'ai envie de me mettre à mes croûtes. Je connais précisément un bon petit fonds de loueur à acheter, et si, des fois, ça vous disait de devenir madame Jean, nous pourrions faire du même coup un gentil ménage et une bonne affaire. Vous êtes gironde, je ne suis pas trop déjeté, je mènerais le jour et... (Cherchant à lui prendre la taille.) et vous me mèneriez le reste du temps.

JULIETTE, s'éloignant.

Bas les pattes ! votre proposition est tout à fait attrayante... ha ! ha ! ha ! Je ferais le ménage, je laverais les voitures, et je vous aiderais à panser les chevaux, n'est-ce pas ? Aimable perspective ! Ce que ça me séduit !

JEAN.

On fera comme on pourra pour commencer. Et puis ça ira mieux ensuite.

JULIETTE.

Non ! mais regardez-vous ? Vous sentez l'écurie !... Épouser un cocher !... J'aime mieux me faire cocotte.

## SCÈNE VIII

JEAN, seul.

Et pourquoi pas un cocher? Un cocher en vaut bien un autre! Tous les hommes sont égaux d'abord, et c'est pas pour rien que mes pères ont fait la Révolution. Chipie, va! On t'en donnera des cochers, mais ce sera pour te conduire à Saint-Lazare...

Le nègre Corydon est entré par la droite sur les derniers mots du cocher. Voyant celui-ci perdu dans sa diatribe, il s'approche doucement par derrière en faisant des grimaces et lui donne une grande tape sur l'épaule.

## SCÈNE IX

JEAN, CORYDON.

CORYDON, se tordent de rire au sursaut de Jean.

Hi! hi! hi! missié Jean... Li qu'a donné la f'ousse à ous!

JEAN.

Comment, c'est toi, vilain nègre, méchant moricaud, espèce de mal blanchi... c'est toi qui te permets ces familiarités?

CORYDON.

Vous fâchez pas, missié Jean... ça qu'était pou' rigoler!

JEAN.

Rigoler! rigoler! Est-ce que je rigole avec toi, singe manqué? Tâche voir à garder tes distances, ou je te fais faire connaissance avec mon perpignan!

Il sort à gauche.



## SCÈNE X

CORYDON, seul, puis UN MENDIANT suivi de son chien.

CORYDON, seul.

Oh! la! là! Li bien fié, missié Jean. Si li blanc moi noi', pas ma faute à moi. Y en a pas de distance ent'e nous. Depuis papas à ous, qu'a fait la 'évolution, tous les hommes sont égaux!... C'est Co'ydon qui ous le dit.

Par la porte du fond, donnant sur le jardin, est entré timidement un mendiant, costume navré de pion en détresse. Il tient une lettre à la main. Son chien le suit, le chien du pauvre.

CORYDON.

Quoi ous oulez? Quoi ous vini fai'e ici? Comment ous ent'é?

LE MENDIANT, pitoyable.

Je voudrais remettre cette lettre à M. Dallègre.

CORYDON.

Vous demandez aumône?

LE MENDIANT.

Un peu d'aide dans un moment difficile.

CORYDON.

Y en a pas missié là! Ici qu'est pas bu'eau secours!... Remettez lett'e au po'tier! allons, ouste! Allez-ous en! mendiant!

## LE MENDIANT.

O! Dieux! moi qui ai faim, humilié, chassé par un nègre bien nourri! Et l'on parle d'Égalité! Et nos pères ont fait la Révolution. (Au chien qui lui barre le passage.) Allons, veux-tu me laisser passer. Garde ton rang, sale bête!

Il lui allonge un coup de pied.

LE CHIEN, protestant à sa façon contre les inégalités sociales.  
Oua! Oua! Oua!



FIN